

ouvert. Un hasard lui procura depuis l'occasion de passer en Angleterre.

L'infortuné Cook préparoit sa troisième expédition autour du monde. Ledyard trouve en l'accompagnant, le bonheur de satisfaire son invincible goût. Il part avec lui, comme caporal. De retour, il forme le dessein de reconnoître, par terre, les côtes du nord-ouest que Cook avoit vues en partie, jusqu'à celles de l'est, dont il avoit une parfaite connoissance. Il se détermina à traverser le vaste continent de la mer pacifique à l'océan atlantique. Frustré par la rapacité d'un officier de douane, dans son dessein de s'embarquer sur un vaisseau marchand, qui devoit faire voile pour le Nootka-Sound, sur la côte occidentale de l'Amérique, il prit le parti de se rendre, par terre, au Kamschatka, d'où le passage, à la côte occidentale de l'Amérique, est extrêmement court. Ne possédant que dix guinées, il passe à Ostende, se rend à Stockholm. C'étoit au milieu de l'hiver; il essaye de traverser, sur la glace, le golphe de Bothnie, pour atteindre, par le plus court chemin, le Kamschatka. Mais, parvenu au milieu de la mer, il se voit forcé de revenir sur ses pas; la glace n'étoit pas assez forte

pour le porter. De retour à Stockholm, il dirige sa route au nord, voyage dans le cercle arctique, et, tournant la pointe du golphe, il descend, le long de sa côte orientale, à Pétersbourg.

Il y étoit déjà connu comme un homme extraordinaire. Manquant de bas et de souliers, et n'ayant pas les moyens de s'en procurer, il accepte une invitation à dîner chez l'ambassadeur de Portugal. Il lui expose ses projets et l'impossibilité de les exécuter, dans l'affreux dénuement où il étoit. L'ambassadeur lui prête vingt guinées, et reçoit de lui une traite sur le chevalier Banks. Ledyard avoua n'avoir pas le droit de tirer, mais il espéroit que celui-ci voudroit bien y satisfaire, en considération de son entreprise importante et de ses succès. Comme cet ambassadeur doit vous paroître petit! Comme, avec ses décorations, il doit vous paroître vil à côté de cet homme, nuds pieds et déguenillé! Avoir la mesquinerie d'exiger vingt guinées d'un homme aussi étonnant et qui se devoit gratuitement pour le service du genre humain!

L'impératrice envoyoit alors un détachement à Yakutz: vous connoissez cette place,

et le froid rigoureux qui y règne. Ledyard accompagne le détachement. Il parcourt six mille milles au travers de la Sibérie, jusqu'à Yakutz. Il y trouve un Anglois, M. Billings, qu'il avoit connu dans l'expédition du capitaine Cook, et qui venoit d'être chargé, par l'impératrice, de faire des découvertes dans le nord.

D'Yakutz, il alla à Oczackow, sur les côtes de la mer du Kamschatka; il se proposoit, en traversant cette péninsule, de s'embarquer sur un des vaisseaux russes qui font le commerce des côtes occidentales de l'Amérique; mais trouvant la navigation tout-à-fait arrêtée par les glaces, il retourna à Yakutz pour y attendre la fin de l'hiver.

Telle étoit sa situation lorsque, sur des soupçons dont la cause est inconnue, il fut arrêté au nom de l'impératrice. Les despotes sont toujours soupçonneux; ils redoutent les caractères entreprenans, les hommes indépendans. Ledyard étoit l'un et l'autre. Les despotes craignent les découvertes qui peuvent donner des secousses au monde, et, par conséquent, à leurs trônes. Deux soldats russes mirent Ledyard dans un traîneau, et lui faisant traverser, dans la rigueur de l'hiver,

ver, les deserts de la Tartarie septentrionale, ils le laissèrent sur les frontières de la Pologne, après lui avoir dit, que, s'il retournoit en Russie, il seroit pendu; mais que s'il prenoit le parti de rejoindre l'Angleterre, ils lui souhaitoient un bon voyage.

Dans le plus misérable état, couvert de lambeaux, accablé de ses infortunes, épuisé par les maladies, sans amis, sans crédit, dénué de toute ressource, Ledyard ne perdit point courage. Il dirigea sa route vers Koningsberg. Il eut le bonheur de trouver une personne qui voulut bien lui prêter cinq guinées sur un billet qu'il tira sur le président de la société royale.

Avec ce secours, il arrive en Angleterre, chez le chevalier Banks. Cet homme respectable n'avoit pas attendu Ledyard, pour répondre à sa confiance. Il avoit payé ses traites. M. Banks, après avoir entendu ses récits, lui propose une nouvelle carrière. Il étoit question de parcourir l'intérieur de l'Afrique. Une société venoit de se former pour encourager les découvertes dans cette partie du monde. Ledyard accepte. — Mais quand partirez-vous, lui dit M. Banks? — Demain; tracez moi ma route. Aussi-tôt M. Banks dé-

ploie une carte d'Afrique, tire une ligne du Caire au Sennar, puis de-là au couchant, dans la latitude et la direction supposée du Niger. Telle étoit la route par laquelle la société desiroit que l'Afrique fût parcourue et visitée.

La nature avoit constitué Ledyard pour la carrière qu'il étoit appelé à parcourir. Vigoureux comme Hercule, intrépide, actif, au-dessus de toute crainte, méprisant le luxe et l'opinion publique, au-dessus des besoins, confiant dans ses forces et dans la bonté de l'homme des forêts, Ledyard ne craignoit pas plus les déserts de l'Afrique, et ses habitans basanés, que les forêts de l'Amérique et ses sauvages. Il avoit appris, en vivant parmi ces derniers, que l'homme de la nature est toujours hospitalier envers l'étranger, dont il ne se défie pas; et la franchise peinte sur la physionomie de Ledyard, qui, d'ailleurs ne portoit aucune arme, écartoit de lui tout soupçon.

L'Afrique devoit être le terme des travaux et des courses de ce voyageur insatiable de découvertes. Après avoir, suivant sa promesse, parcouru une partie des terres qu'il avoit été chargé de vérifier, après avoir

envoyé à la société un grand nombre d'informations importantes, il a trouvé la mort, au Caire, et cette mort a privé l'Europe de découvertes curieuses.

Ces voyages étonnans de Ledyard, peuvent être mis à côté de ceux de deux autres Américains, *Pierre Pond et Jacques Henry*, qui, pendant quinze ans ont parcouru tout l'intérieur de l'Amérique, vers le nord-ouest, et qui sont parvenus à découvrir, que le lac des bois ne communiquoit point avec le Mississipi, mais versoit ses eaux dans la baye d'Hudson (1).

Je vous le répète: si quelque peuple mérite l'épithète d'Horace, *audacieuse race de Japet*, c'est la nation américaine; c'est donc avec elle qu'il convient à nos François de se lier.

Jugez encore d'elle, par la hardiesse du capitaine Read, qui commandoit, en 1787, l'Alliance, navire destiné pour les Indes orientales. Il part dans une saison contraire, dans la saison où la mousson devoit l'empêcher d'arriver à Macao. Read dédaignant la routine

(1) Voyez, à cet égard, le troisième volume du Cultivateur américain, page 524. Ce chapitre de M. Crevecoeur contient une foule de faits curieux, et bien propres à donner une idée des développemens de l'Amérique.

des navigateurs, se fraie une route nouvelle. En descendant vers le sud, il trouve, entre le septième et le neuvième degrés, des vents de sud-ouest, qui le portent à Macao. Il y arrive, au grand étonnement des marins européens, qui regardoient un pareil voyage comme impraticable dans cette saison.

Je ne conçois pas comment, les Américains ayant tant d'avantages pour faire le commerce des Indes orientales, des capitalistes et négocians françois n'ont pas encore eu l'idée, ou de former des maisons ici pour ce commerce, dont ils vendroient ensuite les retours en Europe, ou de s'associer avec les maisons de Boston, de New-York et de Philadelphie, qui s'y livrent avec succès. Par ces associations, ils économiseroient prodigieusement sur les frais de la construction des vaisseaux (1), des embarcations, sur la mise dehors et sur les frais des retours.

(1) On jugera, par le détail suivant, du coût d'un vaisseau destiné pour la Chine.

Dimensions, qualité des bois, nombre des tonneaux du vaisseau l'America, destiné pour le commerce de la Chine, achevé de construire à New-York, le 7 octobre 1788.

Largeur de quille sur terre, 102 pieds.

Elancement d'étraves, 20

Tout concourt à faire espérer aux Américains que, dans ce commerce, ils l'emporteront un jour sur leurs rivaux d'Europe. La nécessité de porter du numéraire aux Indes, qui pouvoit les arrêter, devient de

Arrière quète, un sallié de l'étrambort, . . .	3 pieds.
Acculement de la maîtresse levée,	24 pouces.
Longueur de beau,	32 pieds $\frac{1}{2}$
Profondeur de calle ou de creux,	13 $\frac{1}{2}$
Entrepont,	4 $\frac{1}{2}$
Pont de bateau,	5 $\frac{1}{2}$
Hauteur de dunette,	6 $\frac{1}{2}$

Tous les forçats et varangues sont de la meilleure espèce de chêne blanc, ainsi que les beaux et les courbes au-dessous de la flottaison. Les premières et les hautes alonges sont de chêne vert, de cèdre rouge et d'acacia.

Le constructeur a fourni et placé les mâts, les esparres, les hunes, la figure, le beaupré, cabestan, bouteille, galerie d'arrière, à raison de sept pounds deux schellings et demi par tonneau, argent de New-York, égal à 12,585 piastres et demie, 66,073 liv. 17 sous 6 deniers tournois. — Contient 706 tonneaux $\frac{1}{9}$ de tonneaux.

On présume que grée et prêt à mettre à la voile, il aura coûté près de 14,000 pounds. — Observez que les Américains mettent un grand luxe dans l'intérieur du bâtiment, pour boiser, vernisser, tapisser, etc.

On a chargé des mâts dans le fond de ce vaisseau; article très-recherché dans les îles Bourbon et de France, et en général dans l'Inde.

jour en jour moins fâcheuse, par la renaissance du crédit public qui fera bientôt circuler, comme valeurs, les fonds publics, et par la multiplication des banques, dont les papiers peuvent, pour l'intérieur, remplacer les fonctions de l'argent.

C'est à M. Morris qu'on doit l'établissement de la première banque d'Amérique, de la banque de l'Amérique septentrionale, fondée à Philadelphie en 1781. Le congrès, qui sentit combien elle pouvoit lui être utile, dans un moment où son papier étoit entièrement discrédité, et où l'argent étoit excessivement rare, lui donna un privilège. Il ne se trompa point dans son espoir, et il trouva, dans cet établissement, des ressources pour les dépenses indispensables, et qu'il falloit payer en argent. Graces aux talens, à l'activité, au zèle que déploya ce surintendant des finances d'alors, M. Morris, les opérations de cette banque furent si prospères, que dans la troisième année de son établissement, c'est à dire depuis le premier janvier 1784, jusqu'en janvier 1785, ses comptes d'espèces montèrent à près de 60,000,000 de piastres, c'est-à-dire, plus de 300,000,000 de livres tournois. Cette banque excita en sui-

te des jalousies; une autre s'éleva à ses côtés: de-là un procès. Les deux banques se fondirent ensemble. D'autres tracasseries lui furent suscitées. On parvint à faire révoquer son privilège; mais malgré cette révocation, cette banque continua ses opérations avec vigueur, et jouit de la plénitude du crédit (1).

Il y a maintenant trois banques considérables dans les Etats-Unis: celles de Philadelphie, de New-York et de Boston. Elles n'escomptent que du papier certain; elles ne hasardent pas de grosses sommes, parce qu'elles craignent de nouvelles émissions de papier-monnaie.

Elles font peu d'affaires entre elles, par la même raison.

Aussi le dernier dividende de celle de Philadelphie a-t-il été foible; aussi ses actions sont-elles au-dessous du pair. Elles se vendent à 6 et 7 pour cent de perte, quoiqu'on

(1) L'histoire de cette banque est bien traitée dans l'ouvrage américain qui a pour titre: *An essay on credit*, etc., ou *Essai sur le crédit*, dans lequel on examine la doctrine des banques, avec des remarques sur l'état présent de la banque de l'Amérique septentrionale. — Oswald. Philadelphie, 1786.

il y ait pleine confiance ; car ses billets circulent comme de l'argent comptant ; peut-être est-ce aussi parce que les marchands trouvent cette méthode très-commode.

La banque de Philadelphie a perdu dans différentes banqueroutes.

La considération des avantages que les banques procurent, doit engager à les multiplier dans les Etats-Unis.

Le premier effet des banques, est d'augmenter le numéraire dans un pays où il y en a peu, et où on en a besoin : les Etats-Unis sont dans ces deux cas. Il y a peu de numéraire ; et la population augmentant, le besoin de numéraire croît avec elle.

Le second effet des banques est de procurer une grande extension au commerce extérieur. Le numéraire remplacé au dedans, par l'argent, cherche de l'emploi au dehors.

Par la même raison, et c'est le troisième avantage des banques, le travail du dedans augmente ; car l'abondance du numéraire fictif fait descendre l'intérêt de l'argent, et par conséquent favorise les entreprises commerciales, les défrichemens, etc.

Il est inutile de s'étendre plus au long sur
les

les avantages des banques, relativement au commerce intérieur et extérieur ; ils sont connus ici, et vous ne devez pas douter, en conséquence, de leur multiplication future.

LETTRE XLVI.

Sur le nouvel empire de l'Ouest, ses divers établissemens, ses communications ; sur les Sauvages, etc.

QUE n'ai-je assez de temps, mon ami, pour vous décrire ce nouveau territoire de l'Ouest, (*western territory*), que ses nouveaux habitans appellent, avec emphase, Empire de l'Ouest, inconnu complètement aux Européens ; et qui, cependant, est appelé par la nature des choses, à mériter un jour ce nom, et dont l'alliance et le commerce seront sans doute, avant un siècle, fort recherchés par les nations manufacturières et commerçantes de l'Europe. Obligé de me circonscrire dans des limites étroites, je ne vous offrirai que les traits essentiels de ces établissemens étonnans, remettant à d'autres temps les détails et les vastes résultats qu'un spéculateur philosophe peut en tirer.

Tome II.

Dd